

Entretiens Imaginaires

by Mariève Maréchale

Premier entretien : Gloria

Louise époussette son fauteuil. Elle attend une invitée bien spéciale. La première d'une série inédite. Il est 10h55. Louise est prête et ne regrette rien. Elle a sa carafe d'eau, ses pâtisseries et ses charcuteries sur un plateau. Elle se sent confiante, puissante. Jamais dans sa vie elle n'a senti qu'elle avait autant de contrôle sur la vie. Elle caresse d'une main le sommet d'une petite pile de livres à ses côtés. Soudain, un bruit étrange retentit. On dirait une sirène. Louise laisse s'afficher un sourire de satisfaction sur son visage. Elle a eu 79 ans hier et elle a décidé qu'elle s'enlèverait la vie. Mais ce ne serait pas un suicide, non. Ce serait un meurtre dont la faute reposera sur les épaules des invité-es qu'elle attend. Le bruit de sirène laisse place à une secousse, comme lorsqu'un avion brise le mur du son. Puis tout redevient silencieux et immobile. Une présence se fait sentir. Louise met les lunettes qui pendaient à son cou.

- Gloria! crie-t-elle presque. La Gloria de Réjean Ducharme dans le roman *L'Avalée des avalées* publié en 1966 aux éditions Gallimard. Vous êtes ici sommée de répondre du futur meurtre de Louise, c'est-à-dire moi-même, préparé avec préméditation, en raison d'une haine de vous-même en tant que femme masculine, ce qui a découragé des générations entières à devenir qui elles étaient et a favorisé un climat de violence intolérable des gens, dont le personnel soignant de cette soi-disant résidence, envers les femmes masculines. Vous êtes donc accusée de futur meurtre par manque de représentations positives. Qu'avez-vous à dire pour votre défense?

Gloria ne dit rien. Elle plie et déplie les manches de sa veste en regardant autour d'elle cet étrange lieu, petit et austère, dans lequel elle vient mystérieusement d'apparaître. Gloria est vêtue d'un habit militaire israélien. Ses bottes sont délacées et pleines de sable.

- Vous êtes folle. Renvoyez-moi dans mon monde. C'était plus amusant.

- Amusant... vraiment? Être discriminée et insultée, cela vous plaît, peut-être? Ne pas recevoir de services car on vous juge de la tête aux pieds dès que vous entrez dans un lieu, cela peut-il vraiment vous faire rire? Perdre votre job, faire des dizaines de visites avant qu'on daigne vous louer un appartement, être reniée par vos parents, cela vous amuse? J'en doute fort. Ou sinon vous n'avez pas de cœur. Oui, cela est possible que vous vous moquiez de votre prochaine. Voici d'ailleurs une scène, UNE des scènes incriminantes, qui va en ce sens. Bérénice, la personnage principale du roman, dit ceci : « Je reste seule avec Gloria, avec Gloria et son gros visage huileux, avec Gloria qui pue à plein nez. Elle se vante de ne jamais se laver. Quand on lui reproche de puer, elle ne se met pas à pleurer. Elle a le sens de l'humour. — Quand j'ai envie d'uriner, j'enlève mon caleçon, j'urine dessus et je le remets. » (*L'Avalée des avalées*, pages 348-349)

Gloria rigole à la lecture de ce passage, ouvre sa pochette de veste et en sort un paquet de cigarette. Elle en allume une nonchalamment.

- Ah ça vous fait rire! Et vous pensiez peut-être inspirer les jeunes filles masculines à trouver de la force et du courage de la sorte? Et quelle naïveté de se lier d'amitié avec la terrible Bérénice Einberg. Ç'a été votre trépas! Elle s'est servie de votre attirance pour elle et des rumeurs courant sur le supposé couple que vous formiez pour cacher votre meurtre! Elle vous a utilisé comme bouclier humain... des dizaines de balles vous ont transpercé le corps. Et elle a prétendu que vous vous étiez vaillamment sacrifiée pour elle. Et tout le monde l'a crue. Quelle fin horrible. Quelle disparition affreuse. Nous sommes toujours effacées, nous ne sommes jamais prises au sérieux.

- C'est pas mon problème. Je vis bien. Et je meurs en héroïne. Une héroïne capable de fumer avec son cul. Vous voulez voir?

- Non, je ne veux pas voir, et oui, c'est votre problème. Vous avez un devoir et vous avez manqué à celui-ci. Demain, je vais mourir par votre faute, votre faute à toutes là-dedans! crie Louise en tapant sur sa pile de livres. Vous me tuerez. Est-ce là l'acte d'une héroïne?

Allez, ouste!

Deuxième entretien : Les lèvres

18h40 : trois chaises dans un enclos tapissé de litière de bois. Sitôt arrachées de leur monde de lettres, trois femmes sont prises à partie par Louise.

- Pourquoi ne pas vous être empressées d'arracher la narration des mains de celles qui vous méprisaient? Pourquoi ne pas avoir dénoncé la haine brûlante avec laquelle on vous visait? Comment avez-vous pu ne pas rompre le récit? ne pas fracasser les scènes?

Dans l'enclos, trois personnes stupéfaites. Rapidement, les apparitions prennent froids. Elles ne sont ni habillées pour le climat ni habituées aux appartements surchauffés.

- Rien? Tenez, je vous vais rappeler le moment pendant que vous grelottez. Vous faites partie du livre *Mousson de femmes* d'Elula Perrin publié en 1985 aux éditions Ramsay. Aimiez-vous être exposées au regard de tous, d'abord par Philippe, le personnage qui contracte un mariage en blanc avec Anna, la jeune protagoniste principale, éprise de Françoise, la Française ? Rappelez-vous votre mise au monde : « Il n'avait jamais rencontré et, à plus forte raison, fréquenté de lesbiennes. À leur sujet, jusque-là, il avait eu les mêmes clichés stéréotypés que l'imagerie populaire : femmes-hommes en costume trois-pièces, laides-hargneuses, caricatures de l'homme dont il leur manquerait toujours quelque chose, ce qui expliquait sans doute leur agressivité. Deux ou trois spécimens de ce genre sévissaient à Hanoï, sanglières solitaires, anciennes infirmières ou professeurs, dont on se demandait ce qui les incitait à rester en Indochine : peur des familles métropolitaines qui les avaient rejetées? » (*Mousson de femmes*, page 127) Élogieux, n'est-ce pas? Voilà maintenant Anna qui en rajoute : « Anna, aussi, une fois les yeux dessillés sur sa propre nature, avait remarqué ces femmes. Elle ne les croisait jamais sans aucun frisson. Elle ne se sentait rien de commun avec ces matrones aux cheveux courts, à la nuque rasée. » (*Mousson de femmes*, page 127) Vous êtes si détachées pendant qu'on vous dépeint comme des bêtes. J'aurais voulu que vous interveniez. Vous, des matrones? Quoi, laids, ces cheveux courts et ces nuques rasées de certaines d'entre vous? J'aurais voulu que vous leur prouviez qu'il n'y avait chez vous ni grossièreté ni animalité. Que vous provoquiez, pour beaucoup d'entre vous, des frissons de plaisir. J'aurais voulu entendre votre intelligence, ressentir vos mots, éprouver

vos regards. Je vous aurais voulues avec un toit et de quoi subvenir dignement à vos besoins. J'avais besoin d'un futur... désespérément. Vous êtes des filles publiques. Quel avenir ce statut offre-t-il aux jeunes femmes comme vous, dans le réel?

- Une vie, des connexions, des drames, de l'argent à faire aussi. Les filles publiques...

Louise les fait taire en mangeant des saucisses crues de sanglier, devant elles. Elle n'a aucune intention de les écouter, mais une des femmes donne une claque sur le plat de saucisses qui se dispersent à travers la pièce. Ce geste inattendu saisit Louise.

- Louise, dit la femme, se rebeller aurait-il permis de transformer le portrait qu'on dressait de nous? Le lot de plusieurs n'est pas seulement de lutter pour se faire respecter en tant que femme masculine, la masculinité, d'ailleurs, diffère selon les cultures, mais en tant que femme seulement, et même, regardez bien toute cette mise en scène qui surgit de votre esprit, en tant qu'être humain. Quand on n'est pas blanche, Louise, ou pas assez, voyez ce qui nous est fait.

Louise est stupéfaite. Elle ne les avait pas imaginées autrement que comme des femmes blanches.

- Oui, comme Philippe, semble alors répondre à ses pensées une des trois femmes. Vous avez adopté son regard. L'homosexualité, ou ce qui est ordinairement entendu comme telle, et la multiplicité dans le genre et dans sa présentation, ça ne date pas de la colonisation ni des origines du continent européen.

Enjambant la barrière de l'enclos et se dirigeant vers une bibliothèque, derrière Louise, une autre ajoute :

- Anna, pourtant, est métissée, pourquoi pas nous, alors? Nous avons toujours existé. Entendez ces paroles d'une de vos contemporaines du réel, Marine Bachelot Nguyen, paroles que vous avez tues sous la masse des autres depuis trop longtemps : « Nous sommes là, nous avons toujours été là, depuis la nuit des temps/Nous nous cachions, nous nous taisons, mais nous avons toujours été là/Dans les artères tortueuses des villes, dans les campagnes, dans les villages au bord des fleuves et des rizières/[...] Nous sommes des ombres et des lèvres qui hantent et défient

toutes frontières/Une armée d'ombres et de lèvres, inextricablement reliées entre nous, dans les pays du monde entier/inextricablement reliées par l'histoire, les colonisations, les guerres entre les nations, les marchés glob ... » (*Les ombres et les lèvres*, Lansman Éditeur, 2018, pages 62-63)

- ...assez! je vous accuse, Louise commence-t-elle à lire sur un papier en tremblant, je vous accuse, dit-elle, en tentant de nier ce qui vient d'être dit, de mon meurtre imminent. Vous me tuerez par manque de représentations honorables de femmes masculines dans la littérature. Vous êtes une absence et on en meurt, de ça. Vous êtes complices.

Troisième entretien : René

René arrive avec son habit en tweed et un casque de fourrure, une laisse et un collier vide à la main. Il est 22h. Louise ne lui dit aucune parole de bienvenue.

- Où suis-je, demande René pour briser la glace, je m'en allais sortir, fêter, oui, voyez, j'ai mis mes beaux habits, je sortais Saturne, ma chère compagne canine, avant de rejoindre mes femmes, mes amies, et puis me voici, comme c'est étrange. Qui êtes-vous ma chère dame? Une ancienne amante peut-être, c'est vrai que votre visage, dont les volumes sont si bien répartis, me rappelle une femme que j'avais courtisée, vous voulez une bière, où est votre frigo, vous semblez troublée, ce n'est pas bon pour la santé, il ne faut pas se ...

- ...je vous aimais et vous haïssais, Louise commence-t-elle par lui répondre. Je m'appelle Louise et vous êtes ici pour comparaître. Vous êtes apparu plus tôt que d'autres, dit-elle en extirpant deux livres de sa pile, même si cela restera toujours trop tard, dans *Les nuits de l'Underground*, de Marie-Claire Blais, publié à l'origine en 1978 aux éditions Stanké (Boréal compact, 1990) puis dans *Un cœur habité de mille voix*, de la même autrice, paru en 2021, aux éditions du Boréal.

- Oui je suis un précurseur, peut-être pas arrivé assez vite, il est vrai, mais j'ai fait de mon mieux, j'étais là lorsqu'il le fallait et puis, je m'accordais le droit de batifoler avec toutes les filles de la province, la laideur et la cruauté ne nous retireront jamais cela, le plaisir, l'amour, les amitiés, la vie est si belle, cruelle aussi, certes, mais partout, il y a la beauté.

- La beauté est imposée aux aîné·es selon des standards avilissants. Ici, on me maquille, m'habille de vêtements que je déteste. Je proteste, mais on s'amuse de ma résistance, on joue à la poupée avec moi, on blesse mon corps, voyez ces bleus, je représente, pour le personnel soignant, une impossibilité, on me tranquillise avec des médicaments, René, je suis torturée dans cette prison où l'on broie les femmes comme moi... je suis effrayée, je suis seule, René, je refuse de rester ainsi, méprisée par mes aides, costumée, enlaidie...

-Vous avez tout à fait raison, répond René, quelle ignominie de vous traiter de la sorte, il faut refuser, vous avez toute ma solidarité, ou il faut se sauver d'ici, c'est ce que j'ai fait, moi, dans le livre de Marie-Claire Blais en 2021, regardez à la page 114.

- René, je n'ai pas votre force de caractère pour tenter une telle entreprise, dit Louise. Il ne reste plus rien de moi et cela c'est votre faute et celle de toutes les autres ici, vous n'avez pas réussi à changer nos vies, et pour cette raison, demain, vous me tuerez.

- ...j'ai aimé une femme qui avait le même prénom que le vôtre, vous savez, bien sûr que vous le savez, si vous m'avez bien lu dans ces livres dont vous parlez et dans lesquels vous me reprochez certains comportements, même si ce procès m'échappe un peu, oui, j'imagine que je suis peut-être responsable de votre mort prochaine, comme tous les autres personnages que vous avez convoqués avant moi et comme tous ceux et celles que vous convoquerez après moi, car ces convocations ne s'arrêteront pas avec moi, n'est-ce pas? vous avez beaucoup de rancœur, de rage, de peine, cela se voit et cela m'attriste, vous êtes courroucée et résolue, vous êtes terrible, j'aime les femmes terribles, on ne les laisse jamais se rendre à ce point brûlant de leur être, mais dites-moi, j'ai la gorge sèche avec cette discussion. Sur le balcon, les bières, dans une glacière?

- J'aurai voulu voir en vous une femme masculine plus respectable.

- Je suis un homme, ma chère Louise, vous vous trompez sur moi, mais l'erreur est humaine, j'ai déjà été ni homme ni femme, et là je suis un homme. Mais je suis de votre côté.

- Tu giflais les femmes comme les hommes le font, René, tu les traitais en objet, tu étais jaloux, possessif et puis si effronté dans ton exubérance! Tu étais de notre côté? Voyons! Comment la

société respectera-t-elle les femmes masculines si tout ce qu'elle en voit ce sont des types comme toi? En voici deux preuves, chacune tirée d'un livre différent, puisque tu ne m'écoutes pas à ton tour : « René avait plus de quarante ans et semblait narguer toutes les femmes, avec ce goût de les dominer aussi » (*Les nuits de l'underground*, page 63); « René avait toujours refusé de montrer ses seins dans ce rôle mâle qui était le sien auprès des femmes, où il était toujours le maître » (*Un cœur habité de mille voix*, page 66)

- Oui, Louise, c'est vrai ce que tu dis, je n'étais pas parfait, ça non, loin d'être parfait même! Je regrette ces comportements inspirés par la jalousie.

- Ces comportements ont participé à l'ostracisation des femmes masculines dans cette société, René. Si seulement j'avais pu avoir de meilleurs modèles...

- Si seulement j'avais pu avoir de meilleurs modèles, oui, répète René, tu as raison, si seulement j'avais pu vivre dans une société aux mœurs plus libres, une société qui a l'amour plus facile que la haine, dont les ressources sont mieux distribuées...

- Tu n'es pas la victime ici, René. Et même si tu l'étais un peu, je n'ai plus de compassion pour les autres. J'ai trop souffert. Je mourrai demain, René, c'est décidé. Allez, ou...

- ...attendez, il n'est pas trop tard, ma chère Louise, pour vivre, il vous reste encore de belles années devant vous, peut-être un ou deux derniers amours même, cela me ferait honneur d'être le premier à vouloir réparer une part du tort qui vous a été fait, allez, Louise, allez, prenons un verre, dansons, dansons, jusqu'à nous enfuir d'ici.